

CULTURE ET SOCIALISME

À CONTRE-COURANT TERRY EAGLETON DISCUTE L'INTRICATION CULTURE-NATURE

AVEC LA VOLONTÉ D'ÉCLAIRER – À PARTIR DE CHEMINS DÉTOURNÉS – LA NÉCESSITÉ PRÉSENTE DE REDÉFINIR LEURS RELATIONS DANS UNE PERSPECTIVE SUBVERSIVE, CELA FACE À LA CRISE DE CIVILISATION.

65

Tous les êtres humains naissent prématurés, impuissants et dépendants, incapables de subvenir à leurs propres besoins. Cela est vrai non seulement pour les érudits d'Oxford et de Cambridge [1], mais pour toute l'espèce humaine. Plus tard dans notre vie, si tout va bien, nous allons acquérir un certain degré d'autonomie – mais uniquement sur la base d'une dépendance persistante, cette fois par rapport à la Culture plutôt que par rapport à la Nature. C'est uniquement grâce à cette forme de dépendance envers les autres – que nous appelons *Culture* – que nous pouvons devenir autosuffisants. C'est sans doute la raison pour laquelle, dans l'Antiquité classique, le terme de « mons-

tre » désignait, entre autres choses, celui qui se considérait comme autosuffisant, entrant par là en conflit avec sa nature de créature. L'Œdipe de Sophocle [2] en est un exemple, cet entrepreneur fûté qui s'est fait lui-même et dont la parenté refoulée reviendra le détruire. Nous aimons tous imaginer que nous avons un pedigree plus prestigieux qu'en réalité, ou même (en nous leurrant encore davantage) que nous avons jailli de nos propres têtes ou de notre propre flanc [3]. Puisque ce qui n'est pas né ne peut jamais mourir, cela nous procure une reconfortante illusion d'immortalité.

C'est certainement le cas de ce que nous pourrions appeler l'homme bourgeois, ou ➤

* Terry (Terence Francis) Eagleton (1943) est historien de la littérature, spécialiste de la théorie littéraire et de la critique culturelle. Il est considéré dans le monde anglophone comme un des critiques marxistes les plus influents dans le domaine de la culture et de la littérature. Né dans une famille irlandaise et républicaine, il se réclame d'un catholicisme de gauche radical. Actuellement professeur au Département d'anglais et d'écriture créative de l'Université de Lancaster, il a été auparavant professeur de littérature anglaise à l'Université de Manchester et à l'Université d'Oxford. Plusieurs de ses livres ont été traduits en de nombreuses langues. En français, signalons *Critique et théorie littéraires*, Puf, Paris (1994) et *Nationalisme, colonialisme et littérature* (avec Edward Said et Frederic Jameson), Presses Universitaires du Septentrion, Lille (1995). Cet article a été publié dans *International Socialism*, revue trimestrielle du SWP de Grande-Bretagne.

[1] Les universités d'Oxford et de Cambridge sont les deux universités anglaises les plus anciennes et les plus prestigieuses, et jusqu'au XIXe siècle les seules. Terry Eagleton se moque du milieu où lui-même a étudié (à Cambridge) et enseigné (à Oxford). (Réd.)

[2] Dans la mythologie grecque, Œdipe, fils de roi, est abandonné à sa naissance. Il devient roi en tuant son père et en épousant sa mère Jocaste, sans les avoir reconnus. Découvrant son identité, il se crève les yeux, Jocaste se pend, et il part en exil accompagné de sa fille Antigone. L'auteur dramatique grec Sophocle (496-406 avant J.-C.) a fait représenter ses tragédies *Antigone* vers 442, *Œdipe Roi* vers 430 tandis que son *Œdipe à Colone* a été représentée après sa mort vers 401. (Réd.)

[3] Allusion à la déesse Athéna / Minerve, née de la tête de Zeus / Jupiter et au dieu Dionysos / Bacchus dont Zeus retira le fœtus du flanc de sa mère pour l'implanter dans sa propre cuisse. (Réd.)

l'homme faustien [4], dont le désir est infini et dont la volonté est sans bornes. Il doit donc certainement se considérer lui-même comme totalement immatériel, puisque la matérialité fixe des limites. Il est une créature qui ne reconnaît aucune fin, origine, terrain ou finalité en dehors de lui-même. Lorsque sa tour phallique est détruite par un avion terroriste, il décide immédiatement d'en construire une autre, encore plus grande, pour la remplacer. Un exemple d'apprentissage lent s'il en est...

66

Puisque nous naissons tous prématurés, avec une incapacité à nous débrouiller qui rappelle celle des pédants universitaires, nous allons tous mourir très vite si la culture ne s'empare pas de nous aussitôt. Je ne veux pas dire par là que Stendhal [5] ou Chostakovitch [6] sont essentiels à notre survie. Je me réfère à la culture dans le sens d'un système de maternage de l'enfant, ce qui pour Shakespeare [7] est le médiateur entre la nature et la culture. L'auteur dramatique Edward Bond [8] évoque ce qu'il appelle les « attentes biologiques » avec lesquelles nous naissons, et qui font qu'on s'attend à ce que « *quelqu'un s'occupe du bébé sans défense, lui fournisse non seulement de la nourriture mais également du réconfort émotionnel, que sa vulnérabilité soit protégée, qu'il naisse dans un monde qui souhaite l'accueillir et qui sache le faire* ». Si aucun des visages autour de son berceau ne parle à l'enfant, celui-ci ne deviendra jamais une personne. Il sera bien sûr humain – puisque cela tient au type de corps qu'il a –, mais devenir une personne est un projet, pas quelque chose d'inné. En mesurant le capitalisme contemporain à cette aune-là, Bond refuse de l'honorer du nom de Culture. Dans ce contexte, la Culture est un terme à la fois descriptif et normatif. Il décrit de manière neutre ce qui doit se passer pour que nous puissions survivre, mais il fait également référence à une forme d'amour, devenant ainsi également un terme de valeur. Sans être accueillis par une culture aimante des soins à l'enfant, nous ne pourrions simplement pas prospérer. Dans ce sens, le terme « culture » constitue une médiation entre les faits et la valeur, entre ce qui se passe réellement et ce qui serait désirable. Au lieu de pouvoir nous redresser sur des pattes flageolantes et commencer à nous lécher

comme un poulain nouveau-né, nous naissons avec un énorme manque dans notre nature, une lacune que la culture doit immédiatement combler pour éviter que nous ne périssions. Il est naturel que nous soyons déficients. Et puisque notre naissance prématurée entraîne une période extraordinairement longue de dépendance à l'égard des personnes formant notre entourage immédiat, cela donne lieu à une intimité particulièrement intense avec elles. Ce qui entraînera plus tard une séparation particulièrement traumatique, laquelle donnera lieu à cette curieuse invention humaine connue sous le nom de psychanalyse. La psychanalyse est une science qui traite, entre autres, des modalités selon lesquelles la *fait* de notre interaction avec d'autres corps donne lieu à certains états ayant rapport avec de la *valeur*, comme l'imagination, la névrose, la psychose, le fait de nier que le vieillard excentrique qui se pointe aux portes de l'école soit votre père plutôt que votre grand-père, en prétendant qu'il ne s'agit que d'un vieux domestique ridé, et ainsi de suite.

Tout cela pour dire que la Culture fait partie intégrante de notre Nature. A noter que cette proposition diffère totalement de l'affirmation postmoderne que la Culture *est* notre Nature. Pour l'idéologie postmoderne que nous pourrions surnommer culturalisme, la culture pénètre tout. Elle englobe pour ainsi dire tout. On ne peut pas demander *qu'est-ce* qui est en train d'être construit culturellement, puisque la réponse à cette question est forcément aussi une construction culturelle. Ce genre de culturalisme à la mode, qui est répandu de Al-Qaida à l'Institut d'arts contemporains de Londres (ICA) [9], est entre autres un désaveu de notre fragilité et de notre mortalité. Al-Qaida est culturaliste parce qu'elle croit que ce qui compte, ce sont des valeurs, en particulier religieuses, et qu'elles comptent davantage que les choses matérielles. Aussi bien pour Al-Qaida que pour le *Rêve américain* [10], la matérialité restreint plutôt qu'elle n'ouvre des possibilités, ce qui est certainement une des raisons pour lesquelles les deux parties ont une façon quelque peu désinvolte d'envisager la chair et le sang humains. Ni l'ICA ni le Rêve américain (je n'ai pas consulté Al-Qaida à ce propos) ne seraient d'accord

pour admettre que, quoique nous soyons par ailleurs, nous sommes d'abord des objets naturels matériels. Les autres attributs plus prestigieux, plus sexy et plus fascinants que nous pouvons nous décerner doivent être élaborés sur cette base. Pour le point de vue anti-culturaliste que je propose ici, la Culture est exigée par notre manière particulière d'être des créatures, par cette manière d'être une espèce animale que nous partageons, par le genre de corps matériels que nous avons.

★★★★★

Seulement d'un animal langagier – c'est-à-dire vivant dans un monde de significations – on peut affirmer qu'il a une culture. Vivre dans un monde de significations implique de partager un monde sensoriel avec d'autres de notre espèce d'une manière qui dépasse le simple contact corporel. Cela n'ajoute pas simplement un petit quelque chose au monde sensoriel, mais le transforme d'un coup. Cela veut dire déployer le corps vers l'extérieur dans un ensemble complexe de réseaux et d'institutions, ce qui à son tour le déploie vers l'intérieur, lui prêtant profondeur spirituelle et intériorité. L'ensemble de la civilisation est une extension de nos corps. La technologie est une sorte de prothèse. Et cela devient possible grâce au corps que nous avons (ou que nous sommes), ce corps travailleur, linguistique, conceptuel, qui se transforme lui-même, qui se dépasse lui-même. (Le fait de savoir si nous « avons » des corps ou si nous « sommes » des corps est une question fascinante que je laisse de côté ici.) Comme le remarque Ludwig Wittgenstein [11], si vous voulez avoir une image de l'âme, observez le corps humain. Tout cela constitue à la fois notre délectation et notre désastre. La créature langagière qui construit une culture a un avantage sur les autres animaux dans toute une série de domaines. Il est même difficile de supprimer un frisson de mépris humaniste quand nous pensons à tout ce que nous pouvons faire dont les animaux sont incapables. Nous pouvons stocker des armes nucléaires, torturer des musulmans et faire sauter la tête de jeunes enfants en leur tirant dessus, par exemple, alors que les taupes et les blaireaux ne le peuvent pas (à moins qu'ils ne se livrent à ces activités de manière extraordinaire-

ment furtive). Le langage ou la pensée conceptuels nous permettent de faire preuve de désinvolture à l'égard de nos propres corps ainsi que de ceux des autres, en nous permettant un certain degré de détachement par rapport aux réactions contraignantes de nos sens. Il est difficile d'étrangler quelqu'un à mains nues, car cela déclenche les inhibitions internes à notre espèce qui nous empêchent de tuer un membre de notre propre espèce, et nous donneraient la nausée. Et même s'il est désagréable d'avoir quelqu'un qui vous vomit dessus, c'est beaucoup moins désagréable que d'être étranglé.

Nous pouvons cependant surmonter ces inhibitions en nous entre-tuant à distance, une stratégie ingénieuse que les écureuils et les vers de terre n'ont jusqu'à présent pas pu découvrir. (Pourquoi? Parce qu'un être non langagier ne peut pas inventer un fusil.) Le langage et le monde culturel ou conceptuel dont il est le médiateur constituent notre victoire catastrophique sur les autres animaux. Si cette dangereuse épée à double tranchant nous permet de torturer, elle nous permet également d'effectuer des opérations chirurgicales audacieuses, sans vomir sur le corps du patient. Elle rend cela possible parce qu'elle nous aide à objectiver le monde, à le dresser en face de nous, ce qui est à la fois une source d'aliénation et une réussite. Contrairement aux fourmiliers et aux alligators, nous pouvons manier l'ironie et jouer au trombone, écrire *La Petite Dorrit*^[12] et soigner des malades. La culture langagière implique également que nous pouvons entrer en relation avec les autres de manière plus intime et plus intense qu'au moyen de simples interactions corporelles, et c'est ce que nous voulons dire en parlant d'esprit, d'âme ou de conscience. La conscience se joue davantage entre les personnes qu'à l'intérieur de la personne. Elle est plus proche de la danse que d'un gargouillement digestif. C'est à cause de ce mode de communication particulier que nous pouvons dissoudre les murs de notre corps et nous rapprocher les uns des autres davantage que par le toucher. Les relations sexuelles, par exemple, sont principalement une affaire de dialogues verbaux (à moins que quelque chose m'ait échappé?). Pour des animaux à signes et à symboles comme nous, l'action physique ne nous rapproche pas davantage que les

mots. En fait, des actions physiques comme des embrassades ou des poignées de main ne font sens que dans un univers de significations. Partager des signes n'est pas un succédané du partage des choses; c'est une manière de les partager plus profondément.

L'entrée en langage a certainement été une chute. Mais comme toutes les meilleures chutes, elle a permis de monter d'un cran plutôt que de descendre. C'était une chute de la simple animalité innocente vers les domaines chargés de culpabilité de la Culture et de l'Histoire. C'était, comme l'expliquent les théologiens, une *felix culpa* – une chute (un péché) heureuse. Vivre dans un monde de significations constitue à la fois notre gloire et notre effroi. Le langage, ou la conceptualité, nous libère des contraintes ennuyeuses d'une routine biologique et nous fait entrer dans cette forme d'autodétermination collective que nous connaissons comme l'Histoire. Je ne veux pas me montrer là outrageusement méprisant: je suis sûr que les taupes et les blaireaux sont de bons petits gaillards dans leur genre, et sans doute les limaces et les vers solitaires font-ils de merveilleux compagnons lorsqu'on les connaît mieux. Mais vu de l'extérieur, leur existence semble un rien ennuyeuse, alors que c'est la dernière chose que l'on puisse dire de la carrière flamboyante d'une espèce qui semble décidée à se détruire elle-même.

Parce que nous vivons culturellement et historiquement, notre existence est à la fois fascinante et spectaculairement précaire, alors que les vies de nos frères et sœurs animaux sont pour la plupart ennuyeuses tout en se déroulant dans une relative sécurité. Ou plutôt, la sécurité ne leur fait défaut que parce que nous sommes là. Le fait d'être dévoré par un tigre n'est pas du tout ennuyeux pour nous, mais pour le tigre, c'est de la routine.

Vivre dans l'Histoire signifie que nous ne pouvons jamais être complètement identiques à nous-mêmes. Tout comme le langage, nous sommes constitutivement inachevés – ce qui signifie que la mort est toujours arbitraire et gratuite, même lorsque nous la voyons venir. Lady Macbeth^[13] mais non son époux – comprend que la transgression de notre Nature fait justement partie de notre Nature. Vivre dans un monde de significations nous permet aussi de réfléchir sur les fondements et la validité de notre sens,

Partager des signes n'est pas un succédané du partage des choses; c'est une manière de les partager plus profondément.

[4] Faust est le personnage légendaire du XVII^e siècle allemand qui vend son âme au diable pour tout pouvoir et tout savoir. Sujet en 1588 d'une tragédie de Christopher Marlowe (1564-1593), le maître de Shakespeare, et du poème dramatique de 1806 et de la tragédie de 1832 de l'écrivain allemand Johann Wolfgang Goethe (1749-1832), Faust est replacé dans l'Allemagne nazie dans le roman datant de 1947, *Docteur Faustus*, de Thomas Mann (1875-1955). (Réd.)

[5] Stendhal (Henri Beyle, 1783-1842), écrivain français, l'auteur, entre autres, de *Le Rouge et le Noir*. (Réd.)

[6] Dmitri Chostakovitch (1906-1975), compositeur russe de l'époque soviétique. Auteur, entre autres, de 15 symphonies. (Réd.)

[7] William Shakespeare (1564-1616) poète et dramaturge anglais, auteur de nombreuses comédies et tragédies. Terry Eagleton a publié plusieurs études sur Shakespeare. (Réd.)

[8] Edward Bond (1934), auteur dramatique, scénariste, et metteur en scène, anglais, engagé de manière radicale. Nombre de ses pièces ont été traduites en français et jouées en France. Il a, entre autres, écrit en 1971 une pièce intitulée *Le Roi Lear*. (Réd.)

[9] Institute of Contemporary Arts, important musée du centre de Londres. (Réd.)

[10] Le *Rêve américain* désigne l'idéologie impériale des Etats-Unis d'après la Deuxième Guerre mondiale et leur modèle culturel consumériste. (Réd.)

[11] Ludwig Wittgenstein (1889-1951), philosophe et logicien de Cambridge, d'origine autrichienne. Terry Eagleton a écrit le scénario d'un film sur Wittgenstein datant de 1993. (Réd.)

[12] *Little Dorrit*, roman à épisodes (1857) de l'écrivain anglais Charles Dickens (1812-1870). (Réd.)

[13] Dans la tragédie de Shakespeare *Macbeth* (1606), Lady Macbeth pousse son mari à assassiner le roi d'Ecosse Duncan et à se proclamer roi. (Réd.)

autrement dit de faire de la *théorie*, ce qui est encore une manière de ne pas être identiques à nous-mêmes. En réfléchissant sur nous-mêmes, nous nous scindons en deux, devenant à la fois sujet et objet de notre pensée.

Une créature condamnée à la signification est constamment en danger. Par exemple, il peut sembler que son existence soit dépourvue de fondements solides, puisqu'il y a toujours de multiples sens à l'origine de cette existence, et que de toute manière une signification est par nature instable. Il ne peut pas y avoir d'interprétation définitive, dans la mesure où n'existe pas une interprétation qui n'aurait pas besoin d'être elle-même interprétée. Il ne peut pas y avoir de dernier mot, puisqu'un mot n'a de signification qu'en termes d'autres mots. Nous sommes capables de vivre historiquement parce que le genre de corps que nous avons se dépassent eux-mêmes. Autrement dit, ils nous permettent, dans certaines limites, de déterminer la manière dont nous sommes déterminés. Nous sommes déterminés de manière à pouvoir faire de ce qui nous constitue quelque chose de créatif et d'imprévisible. Le langage nous en offre un modèle, parce qu'il s'agit d'un système de conventions régulier, relativement prévisible, mais qui nous permet à tout moment de générer des actes langagiers d'une originalité frappante, que personne n'a jamais entendus auparavant. Un poème en est le meilleur exemple.

Le langage nous permet de rendre présent ce qui est absent. Il ouvre une brèche dans le mode indicatif et nous fait entrer dans le subjonctif [14], la sphère de l'imagination et de la possibilité. Avec le langage surgissent à la fois la formulation du futur et la négation. Un chien peut vaguement attendre le retour de son maître, mais il ne peut pas s'attendre à ce qu'il rentre exactement à 15h57, mardi prochain. En ce qui concerne la négation, c'est le langage qui nous permet de nier, puisque la négativité n'existe pas dans la réalité. La parole introduit le néant dans le monde.

Le problème avec cette négation et ce dépassement constants du présent (ce que nous entendons par l'Histoire), c'est que les créatures langagières peuvent se développer trop rapidement. Par contraste, l'évolution des espèces est incroyablement lente et ennuyeuse, mais sûre.

Les animaux langagiers risquent perpétuellement de viser trop haut et de s'anéantir. Leur condition chronique est ce que les anciens Grecs appelaient *hubris* [15], et que la modernité connaît sous la forme du mythe de Faust. Nous sommes toujours menacés d'être anéantis par notre désir. En fait, il y a là quelque chose d'une perversité qui se leurre elle-même, une témérité démoniaque qui prend plaisir à elle-même et se gaspille, ce que Freud appelait *l'instinct de mort* [16]. Lorsqu'il s'agit d'un plaisir gratuit ou d'une jouissance obscène dans la destruction d'autrui simplement pour elle-même, cette témérité est traditionnellement appelée le Mal.

★★★★

Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec le premier ministre travailliste Gordon Brown ? Permettez-moi de me faufiler de la Culture à la politique en passant par *Le Roi Lear* [17]. Dans cette pièce, mais également ailleurs, Shakespeare considère la culture comme une sorte de surplus ou d'excès, un superflu qui dépasse la stricte nécessité. Mais il voit que ce superflu nous est également nécessaire. Le superflu fait partie de notre nature. La Culture est un supplément, mais il est intrinsèque à notre être. Shakespeare voit que la démesure, comme il l'écrit dans *Antoine et Cléopâtre* [18], fait en quelque sorte partie de notre mesure, que la transgression de la norme appartient à ce que nous sommes. C'est la raison pour laquelle, lorsque ses filles, brutalement utilitaristes, lui demandent pourquoi il aurait besoin ne serait-ce que d'un seul chevalier dans sa suite, le Roi Lear s'écrie, « *Oh, ne discutez pas le besoin !* » (Acte II, sc. IV) [19]. A un moment de la pièce, l'argumentation de Shakespeare semble glisser de l'idée de superflu et des significations vers l'idée du socialisme. Frappé par la vue inhabituelle d'un miséreux nu et sans défense, Lear s'écrie : « *Oh, je me suis trop peu / Occupé de cela ! Ma splendeur, prends ta médecine, / Et expose-toi à souffrir ce que souffrent les miséreux / Pour secouer sur eux ton superflu, / Et leur montrer des ciels de plus de justice.* » (Acte III, sc. IV) [20]. Ce que Lear veut dire, c'est que le pouvoir n'a pas de corps. Le pouvoir est dépourvu de chair. S'il avait un corps, s'il avait des sens,

[14] Le *mode indicatif* regroupe en grammaire les formes verbales qui énoncent une simple action : *Il fait*. Le *mode subjonctif* regroupe celles qui l'énoncent sous le rapport de la volonté, du sentiment, du doute, de l'incertitude : *Qu'il fasse*. (Réd.)

[15] Dans la tradition grecque antique, le mot *hubris* désigne dans la conduite des hommes la démesure et l'orgueil, punis par les dieux. (Réd.)

[16] La conception freudienne de l'Homme repose sur une théorie de l'appareil psychique (principe de plaisir/principe de réalité) et sur une théorie des pulsions (Eros/Thanatos). La théorisation pulsionnelle implique un principe de vie, de construction, de liens (Eros) et un principe d'auto-destruction, de répétition, de déliaison (Thanatos, instinct de mort), fonctionnant dans des équilibres divers. (Réd.)

[17] Tragédie de Shakespeare de 1606. Le vieux roi de Grande-Bretagne Lear partage son royaume entre ses deux filles : Goneril et Régane. Il déshérite sa fille Cordelia, seule honnête, qui le déçoit. Chassé par Goneril et par Régane, dans la fureur de la guerre civile, Lear devient un vagabond errant et perd la raison. Il est recueilli par Cordelia. Il meurt après avoir pris dans ses bras le corps de Cordelia, vaincue dans une bataille. Dans son errance et sa folie, Lear comprend enfin beaucoup de choses. Toutes les tragédies historiques de Shakespeare sont une réflexion sur la légitimité et les conditions de l'autorité royale, dans l'ombre portée de la guerre civile et des changements de dynasties. La guerre des Deux Roses a ravagé l'Angleterre à la fin du XVe siècle et a porté au trône la dynastie des Tudors. Shakespeare est au sommet de sa carrière quand la grande reine Tudor Elisabeth I meurt en 1601 sans héritier direct. Le roi d'Ecosse Jacques VI lui succède pacifiquement, mettant sur le trône d'Angleterre la nouvelle dynastie des Stuarts. Cela annonçait une union des deux royaumes qui ne se fera qu'en 1707. (Réd.)

[18] Tragédie de Shakespeare, datant aussi de 1606, qui relate les amours du général romain Marc Antoine et de la reine d'Égypte Cléopâtre VII. Marc Antoine se voit attribuer l'Orient lors du partage de l'empire romain en 40 av. J.-C. Il est battu par son rival d'Occident, Octave en 31. Antoine et Cléopâtre se suicident. Octave devient le premier empereur romain sous le nom d'Auguste. (Réd.)

[19] *O, reason not the need*. La traduction française de *King Lear* de W. Shakespeare est de Yves Bonnefoy, Folio Classique, Gallimard, Paris, 1965. (Réd.)

[20] *O, I have ta'en Too little care of this! Take physic, pomp; Expose thyself to feel what wretches feel, That thou mayst shake the superflux to them, And show the heavens more just.*

il sentirait la misère qu'il inflige, et pourrait ainsi cesser de le faire. Ce qui émousse les sens du pouvoir, c'est un superflu de propriété matérielle, un excès qui lui procure une sorte de corps de substitution, comme une obésité graisseuse faite de possessions matérielles. Et c'est cela qui l'isole contre la compassion. Il s'agit donc pour le pouvoir de se débarasser de sa graisse superflue au profit des pauvres («*secouer sur eux ton superflu*»), pour améliorer la condition des miséreux dépouillés et permettre au pouvoir (Lear lui-même) de *sentir*, de se réapproprier son corps, d'être re-humanisé. Sur ce point, le texte le plus proche de cette pièce est celui de Marx, dans les *Manuscrits économiques et philosophiques* [21] de 1844, un document qui cherche également à élaborer un argument qui part du corps matériel pour aboutir au communisme, qui va du somatique [22] au point de vue socialiste. Ainsi, Marx comprend également que le socialisme est essentiel si nous voulons recommencer à sentir nos corps.

Shakespeare poursuit plus loin dans *Le Roi Lear*: «*Et que l'homme comblé, repu de plaisirs, / Qui exploite la loi divine, qui ne voit rien / Parce qu'il ne sent pas, sente vivement votre force! / Ainsi la charité détruira l'excès de richesse, / Chacun aura son dû...*» (Acte IV, sc. I) [23]. Ainsi, si leurs sens n'étaient pas aussi emmaillotés et dorlotés, les riches et les puissants seraient peut-être suffisamment émus par les privations des pauvres pour partager avec eux ces mêmes biens qui leur évitent, maintenant, de sentir leur misère. Les riches sont isolés de toute compassion par un excès de propriété, alors que les pauvres sont appauvris par le fait de ne pas en avoir assez. Le renouveau du corps et une redistribution radicale de la richesse sont étroitement liés. Le communisme et la corporéité sont ici, comme ailleurs dans l'œuvre de Shakespeare, des idées étroitement liées.

★★★★★

«*Oh, ne discutez pas le besoin!*» Le don, la gratuité, la prodigalité, la non-nécessité, la surabondance: ce sont là des éléments constitutifs de ce que nous sommes, ou plutôt de ce que nous pourrions devenir dans des conditions politiquement transformées. C'est sûrement là une des rai-

sons pour lesquelles la culture artistique est tellement vitale depuis les romantiques [24] jusqu'à Oscar Wilde [25]. Elle représente une forme de production qui est radicalement son propre but, faite juste pour le plaisir. En tant que telle, elle constitue une critique implicite de l'utilitarisme par le simple fait du miracle de son existence, un reproche vivant aux disciples de Jeremy Bentham [26] et aux avatars de la valeur d'échange.

L'Art devient cet objet mystérieux qui, comme le Dieu qu'il essaie de supplanter, est son propre fondement, finalité et origine. L'Art continue à se faire surgir spontanément de ses propres profondeurs insondables, juste pour le plaisir. Il ne s'incline devant aucune loi extérieure et refuse d'être jugé par un quelconque sinistre tribunal de l'Histoire, ou par *l'Esprit*, ou encore par la production, la bienveillance ou l'utilité. Il ne vit que selon la loi de son propre être autonome: *auto-nomia* = droit de se régir par ses propres lois. De la sorte, l'Art pourrait nous ressembler, ou du moins ressembler à ce que des hommes et des femmes pourraient être dans une société dans laquelle nous aussi nous serions traités comme notre propre finalité, dans laquelle l'existence humaine ne serait plus soumise aux impératifs d'une raison instrumentale insensible, mais pourrait devenir, comme l'écrit Marx dans les *Grundrisse*, «*la réalisation absolue des potentialités créatrices... avec le développement de tous les pouvoirs humains en tant que tels comme une fin en soi*». Autrement dit, dans sa conception, le domaine de la liberté plutôt que celui de la nécessité.

De manière étonnante donc, depuis le romantisme et l'esthétisme jusqu'au modernisme, l'Art est le plus profondément politique lorsqu'il est *le moins* fonctionnel. L'Art est le plus politiquement engagé et instructif quand il médite le miracle de sa propre existence dans une civilisation où, à proprement parler, son existence devrait être quasiment impossible.

Dans notre Culture présente, la marchandise, dont la raison d'être est entièrement en dehors de son être sensible [27], est la norme de ce qui définit un objet. L'œuvre d'art devient ainsi tout le contraire de la marchandise, même si elle est aussi, pour la première fois, intégrée dans la production marchande généralisée.



Faut-il essayer de rendre le travail créatif ou essayer de l'abolir complètement ?

69

[21] «*L'ouvrier est à l'égard du produit de son travail dans le même rapport qu'à l'égard d'un objet étranger. Car ceci est évident par hypothèse: plus l'ouvrier s'extériorise dans son travail, plus le monde étranger, objectif, qu'il crée en face de lui, devient puissant, plus il s'appauvrit lui-même et plus son monde intérieur devient pauvre, moins il possède en propre. Il en va de même dans la religion. Plus l'homme met de choses en Dieu, moins il en garde en lui-même. L'ouvrier met sa vie dans l'objet. Mais alors, celle-ci ne lui appartient plus, elle appartient à l'objet. Donc, plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet [sans raison d'être]. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Donc, plus ce produit est grand, moins il est lui-même. L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que ton travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère.*» K. Marx, *Manuscrits de 1844* (premier manuscrit).

[22] Somatique, qui concerne le corps, du grec *soma*, le corps. (Réd.)

[23] *Let the superfluous and lust-dieted man That slaves your ordinance, that does not see Because he does not feel, feel your power quickly, So distribution should undo excess, And each man have enough.*

[24] Le romantisme désigne le courant dominant de l'art et de la culture européens des deux premiers tiers du XIXe siècle. En réaction contre les Lumières, le classicisme et la révolution industrielle, le romantisme est souvent un passéisme réactionnaire, mais les contradictions de l'époque font que ce courant contient aussi une veine d'utopisme anticapitaliste. (Réd.)

[25] L'écrivain irlandais Oscar Wilde (1854-1900) a écrit des poèmes, romans et pièces de théâtre esthétisants, ironiques et modernistes. Auteur à succès et personnage mondain, il est en particulier célèbre pour sa pièce de théâtre *Salomé*, écrite en français pour l'actrice Sarah Bernhardt et dont le compositeur Richard Strauss tira son opéra de 1905 du même nom. Oscar Wilde fut condamné en 1895 à deux ans de pénitencier pour sodomie (homosexualité). A sa libération, il s'exila en France. (Réd.)

[26] Jeremy Bentham, philosophe et réformateur anglais (1748-1832), qui a élaboré la doctrine de l'utilitarisme. (Réd.)

[27] Terry Eagleton fait allusion à la *valeur d'échange* de la marchandise, par opposition à sa *valeur d'usage*. (Réd.)

Dans la bataille entre la Nature et la Culture, la Nature finit toujours par l'emporter. C'est ce que nous appelons la mort. A plus court terme, néanmoins, l'objectif du socialisme est que la culture et le plaisir prennent la place qui était jadis celle du travail et de la nécessité. Il existe un important conflit à l'intérieur de la tradition socialiste sur la manière d'accomplir cela au mieux. Faut-il essayer de rendre le travail créatif, comme le propose William Morris [28], pour que la culture artistique devienne un paradigme du travail non aliéné? Ou faut-il essayer d'abolir complètement le travail, à la manière de Karl Marx et d'Oscar Wilde [29]? Est-ce que la meilleure raison possible pour être socialiste est le refus de l'obligation de travailler? C'est certainement la conception d'Oscar Wilde, pour qui, une fois que le domaine de la nécessité aura été automatisé, nous allons nous contenter de traîner toute la journée vêtus d'amples vêtements pourpres, en prenant d'intéressantes poses de *jouissance*, en récitant du Homère [30], en sirotant de l'absinthe et en étant notre propre société communiste. L'indolence est ainsi un signe du royaume socialiste à venir. Il ne s'agit pas du tout de se sentir coupable à ce propos. L'aristocrate est le précurseur du communiste, un peu comme le seigneur féodal qui a une affection inavouée pour le braconnier, contrairement au garde-chasse petit-bourgeois. La culture qui est actuellement la chasse gardée de quelques privilégiés est aussi une image utopique d'un futur au-delà de la marchandise, *de l'autre côté* [31] de l'implacable nécessité.

★★★★★

Cependant cela implique un déplacement de la signification même de la Culture, du sens le plus étroit du terme, désignant l'Art, vers un sens plus large, renvoyant à tout un mode de vie. L'Art définit certaines qualités de vie, que la politique radicale – révolutionnaire – a pour tâche de généraliser à l'ensemble de l'existence sociale. Je pense que c'est là l'intuition clé de Raymond Williams, qui est décédé il y a vingt-deux ans [32]. Je vais tenter de formuler ces points sous forme de quelques propositions abruptes.

1° La Culture au sens large – la Culture comme langage, symbole, parenté, communauté, tradition, racines, identité et

ainsi de suite – peut être définie, en résumé, comme étant ce pour quoi les hommes et les femmes sont prêts à tuer ou à mourir. Cela n'est pas vrai, comme vous l'aurez sans doute remarqué, de la culture au sens de Stendhal et Chostakovitch, sauf peut-être pour quelques individus très bizarres qui se cachent quelque part dans des grottes, trop honteux pour venir se confronter à nous. A mesure que la civilisation capitaliste se développe, cette conception *gemeinschaftlich* [33], communautariste, de la culture tend à se renforcer plutôt qu'à s'affaiblir, dans la mesure où un mondialisme abstrait tend à engendrer un particularisme myope.

2° Cela signifie que la Culture a dans l'ensemble cessé de faire partie de la solution, comme c'était le cas pendant l'âge d'or du capitalisme libéral, et qu'elle est devenue dans le capitalisme de notre époque une partie du problème. La conception généreuse – tout à fait bien intentionnée et désespérément idéaliste – selon laquelle la Culture pourrait fournir le terrain commun ou universel sur lequel nous pourrions tous nous rassembler – malgré nos différences sociales, sexuelles, ethniques et autres – et pourrait ainsi offrir une forme de cohésion spirituelle dont une société fragmentée a tellement besoin, cette conception a cessé d'être réaliste même pour les critiques bourgeois les plus éclairés.

En même temps, cependant, la Culture en tant que cette image utopique radicale que j'ai évoquée plus haut a également cessé d'avoir cours. Au lieu de cela, la Culture parle le langage du conflit et de l'antagonisme plutôt que celui du consensus et de l'universalisme. Les trois mouvements qui ont dominé l'agenda politique à partir du milieu du XX^e siècle – le nationalisme révolutionnaire, le féminisme et les luttes ethniques – considèrent la Culture comme le langage même dans lequel leurs revendications sont articulées, d'une manière que ne connaissait pas tellement la lutte ouvrière traditionnelle.

3° Enfin, nous sommes en train de glisser d'une opposition entre Civilisation et Barbarie à une opposition entre Civilisation et Culture. La gauche politique a toujours insisté sur le fait que la Civilisation et la Barbarie étaient synchrones et non séquentielles – non seulement parce que la

civilisation a été laborieusement tirée de la barbarie, mais aussi parce que les deux constituent secrètement les faces d'une même médaille. Il n'y a pas de cathédrale sans ossuaire; pas de haute culture sans misère et exploitation. De nos jours, cependant, la Civilisation signifie individualité, universalité, autonomie, ironie, réflexion, modernité et prospérité, alors que la Culture signifie spontanéité, conviction, collectivité, spécificité, tradition et (en général) appauvrissement.

Il n'est pas difficile de cartographier cette opposition sur un axe géographique. Alors qu'il y avait autrefois des parties du globe qui étaient civilisées et d'autres qui étaient barbares, il y a maintenant des morceaux qui ont la Civilisation et d'autres qui ont la Culture. Qui a dit que notre pensée ne progresse pas? Le seul problème pour la gauche, avant qu'elle ne se dépêche de démanteler ce contraste manifestement idéologique, c'est qu'il y a, bien sûr, des aspects de la soi-disant Civilisation qui sont précieux et progressistes, et des aspects de la soi-disant Culture qui sont intolérants et plongés dans l'ignorance. Et sur cette note impeccablement impartiale, je vous laisse réfléchir à la question... ✨

[28] William Morris (1834-1896), peintre, dessinateur de textiles, écrivain, éditeur, et dirigeant socialiste anglais. (Réd.)

[29] Oscar Wilde a publié en 1891 *L'âme humaine sous le socialisme* (*The Soul of Man under Socialism*), un long article où il défend la perspective d'une société socialiste pour libérer la société de la misère, de l'exploitation et de l'autorité, pour faire que les machines servent à la réduction du travail de tous au lieu du profit de quelques uns. Il y exprime sa conception individualiste et esthétique du socialisme. Republié en français sous le titre *L'âme humaine* par Arléa en 2006.

[30] Le poète légendaire du VII^e siècle av. J.-C. que l'Antiquité grecque considérait comme l'auteur des poèmes épiques *L'Illiade* et *L'Odyssée*. (Réd.)

[31] Allusion au titre du roman de Lewis Carroll (Charles Lutwidge Dodgson) qui fait suite à *Alice au Pays des Merveilles* (1865): *De l'autre côté du miroir* (1872).

[32] Raymond Williams (1921-1988) a enseigné à Cambridge. Influencé par le marxisme, il peut être considéré comme un des initiateurs des cultural studies. Il a participé à la création de la revue *New Left Review* dans les années 1960. En langue française sa volumineuse production n'a quasiment pas été traduite. On trouve *Culture & Matérialisme*, publié en 2009, par les Ed. Les Prairies Ordinaires. (Réd.)

[33] *Die Gemeinschaft*, la communauté, *gemeinschaftlich*, communautaire. (Réd.)